



LA GAZETTE

N°11 octobre 2012



Humains sur la même planète

Lycée Pablo Neruda 35, rue Henri WALLON 38400 St MARTIN D'HERES - <http://www.lycee-pabloneruda38.fr> rubrique vie lycéenne

Editorial

On pourrait presque dire qu'il y a comme une mode, depuis un certain nombre d'années : la mode de la haine, de la division. Il y a comme un discours ambiant, dans notre monde, flattant nos puissances destructrices. Le héros est celui qui réplique avec violence aux provocations idiotes, qui saccage. Tandis que celui qui refuse de céder à ses réactions passionnelles sera taxé de faible... Cela demande pourtant du courage. Comme à l'école, le bon élève est un « fayot », c'est bien connu. Nous avons le choix : dire ou médire, faire ou défaire, passer notre temps à dénigrer, ou bien essayer de construire. Nous pouvons toujours trouver des motifs pour nous entredéchirer, afin de satisfaire nos penchants cruels : nous n'avons pas les *mêmes* modes de vie, croyances, opinions, etc. Et alors ? Qu'est-ce que cela peut faire, qu'un tel croie en ceci, pas l'autre, l'autre en cela, etc. A bien y réfléchir : où est le problème ? On peut soupçonner que celui qui exige qu'on pense la *même* chose que lui est bien peu sûr de ce qu'il croit. En effet, s'il a tant besoin de voir les autres penser la *même* chose que lui, n'est-ce pas pour se rassurer (si les autres pensent comme moi, alors c'est que ce que je pense est vrai...) ? Et si l'on respectait, tranquillement, la liberté de chacun de croire en ceci, de penser cela, d'exprimer son opinion, sans pour autant confondre la liberté et « le n'importe quoi ». Vivre bien, ensemble, c'est quand même mieux que de s'étriper. Mais l'histoire nous montre, semble-t-il, qu'il y a en nous un puissant penchant (et plaisir ?) pour la discorde. Comment se fait-il que nous puissions aller jusqu'à opter pour notre propre désastre, s'il assure celui de l'autre ?

A nous de choisir.

Dominique Perroud



Une expérience de mise en jeu théâtral en seconde F

Le projet de mise en jeu théâtral, par des élèves de seconde, de passages du récit de Monsieur Fadel Dia, *Mon village au temps des Blancs*, a donné lieu à une représentation devant des élèves et des adultes du lycée, le 8 juin 2012. L'équipe pédagogique, composée de Mesdames Cardonne (professeur de Lettres), Droz-Vincent et Délégué (documentalistes), Vieux-Pernon (comédienne) et de moi-même, avait plusieurs objectifs parmi lesquels on peut citer : faire découvrir aux élèves la civilisation traditionnelle d'un pays d'Afrique noire, le Sénégal ; étudier les relations entre colons et colonisés dans un village sénégalais avant l'indépendance ; soumettre les élèves aux problèmes posés par le passage d'un récit à l'écriture théâtrale et leur donner une approche du théâtre, etc.

Ce travail a été mené après les vacances de Noël en Enseignement d'exploration avec un groupe de 19

élèves de seconde F (la classe des sportifs à horaires aménagés) qui n'étaient pas volontaires et que nous avons dû motiver.

Nous avons commencé par une mise en perspective historique du récit de Monsieur Fadel Dia, avec une visite au Musée dauphinois de l'exposition *Ce que nous devons à l'Afrique*. Les élèves, qui connaissaient le passé de ce continent de façon fragmentaire et lacunaire, l'ont appréhendé dans toute sa continuité historique, sa globalité et sa diversité. Ils ont pu apprécier la richesse de ses civilisations et leurs apports dans l'histoire de l'humanité.

Nous avons ensuite abordé la préparation du spectacle : lecture et étude globale de l'œuvre, sélection des passages à interpréter qui ont été lus et expliqués en détail, travail d'improvisation des élèves accompagné par la formation, les consignes et les conseils de Mathilde Vieux-Pernon. L'accent a été

mis sur la qualité de la lecture, la bonne utilisation de la voix, du corps, de l'espace. Les élèves ont dû trouver des solutions scéniques, des accessoires, des costumes adaptés permettant de distinguer les colons des colonisés. Ils ont aussi réfléchi à l'ensemble des données humaines et historiques à la base de l'œuvre interprétée. Ils ont parfois été involontairement confrontés à des problèmes éthiques : était-il tolérable de faire parler les Sénégalais avec un accent so-disant africain comme quelques-uns l'avaient spontanément suggéré ?

Le spectacle a duré environ 30 minutes : il a débuté par la lecture d'une présentation rapide de M. Fadel Dia et de son récit. Les élèves ont ensuite joué successivement : « le nouveau commandant », « le métis », « les gros mots des Blancs », « la femme blanche ». La conclusion a été donnée par la lecture de quelques lignes extraites du *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire.

Quelques jours plus tard, les 19 élèves ont rédigé individuellement un bilan anonyme du travail effectué.

Les points négatifs mentionnés sont peu nombreux : beaucoup ont eu de la peine à apprécier l'œuvre qu'ils ont trouvée « compliquée à comprendre » et « à jouer ».

Par contre, la majorité des élèves a aimé l'originalité du travail effectué avec la présence d'une intervenante extérieure : « au départ je n'accrochais pas du tout, mais à la fin, même si je n'aime pas le théâtre, j'ai beaucoup aimé cette représentation théâtrale parce que c'était un moment différent des autres cours », il y avait « la présence d'une comédienne pour nous diriger ». « C'était cool de faire du théâtre, de se déguiser, de se mettre dans la peau des colonisés et des colonisateurs ». « Merci à Mathilde et à sa bonne humeur quoi qu'il arrive ! ».

Ce travail a été aussi l'occasion pour certains et certaines d'enrichir leur personnalité, de « mieux contrôler sa timidité ». « Cela m'a permis de prendre de l'assurance ». « Le projet a servi à nous rapprocher les uns des autres car nous jouions ensemble ». Des élèves ont révélé des qualités de bons « acteurs » évidemment indécélables avec les travaux écrits scolaires habituels.

Enfin quelques-uns disent avoir enrichi leur champ culturel : « on a appris à mieux comprendre l'histoire, les choses et les situations pour ensuite les jouer sur scène ». « On a découvert des notions de théâtre. »

Confrontés à la réalité du calendrier scolaire et aux vicissitudes des emplois du temps, il a été parfois difficile de faire avancer ce projet. Nous avons dû maintenir une pression constante pour obliger certains élèves à se concentrer et à fournir un travail sérieux. Néanmoins, le jour de la représentation, les 19 élèves du groupe se sont tous mobilisés et investis pour produire un spectacle dont la préparation aura *a priori* enrichi leur personnalité et leur culture.

*Pierre Castrounis,
professeur d'histoire-géographie.*

Quelques avis de spectatrices

« Professeur de français en seconde F, j'ai assisté avec plaisir à la représentation théâtrale "Mon village au temps des Blancs". J'ai été particulièrement séduite par l'enthousiasme et l'application dont les élèves ont fait preuve dans leur rôle de comédiens, et je suis persuadée que nombreux sont ceux qui ont pu s'enrichir et s'affirmer dans cette expérience théâtrale. »

Hélène Tilleman

« J'ai assisté, avec beaucoup d'intérêt et de plaisir, à cette représentation. Je remercie les élèves et les adultes, engagés dans ce grand travail, d'avoir mis en scène ce récit de Fadel Dia, « Mon village au temps des Blancs ». Le livre est beau, léger et grave, et vous nous avez offert un spectacle vif. Bravo et merci à tous ! »

Dominique Perroud

« J'ai passé un agréable moment lors du spectacle "Mon village aux temps des Blancs" présenté par des élèves de seconde F. J'enseignais dans cette classe comme professeur de SVT. J'ai apprécié le texte (que je ne connaissais pas) et la mise en scène mais aussi l'investissement des élèves. La plupart se sont impliqués dans leur rôle et j'ai été heureuse de voir qu'ils avaient pris ce travail au sérieux et qu'ils avaient à cœur de bien le présenter aux spectateurs. J'ai lu le livre cet été et j'ai encore mieux apprécié le travail des encadrants. »

Nicole Ponso

Le sérieux de l'art

Dans le cadre du programme de philosophie de Terminale et des activités du groupe Humains sur la même planète, nous allons, avec mes élèves de TL et TEDPI, Marie Mathias et Sylvie Truc, travailler des extraits du livre « L'amour sans visage » d'Hélène Waysbord. Cette œuvre est une « écriture intime » précise l'auteur lors d'un entretien radiophonique :

<http://www.franceculture.fr/emission-hors-champs-helene-waysbord-2012-05-31>

« J'avais cinq ans... »

Nous habitons Argenteuil, en banlieue parisienne, où mon père était, comment dire, un cordonnier intellectuel, juif communiste, arrivé de Pologne au début des années 30, comme ma mère. Un jour de l'automne 1942, je sors de l'école maternelle, mon père n'est pas là, disparu. Il venait me chercher tous les jours, il m'adorait, cet homme qui me parlait tout le temps. Dans ce moment de terreur intense, une femme m'empoigne la main, me dit que mes parents sont partis en voyage. Je me retrouve gare Montparnasse. Des bottes, des chiens, des Allemands. Mon instinct d'enfant sait que le monsieur qui m'attend avec une valise est mon protecteur.

Le train s'arrête en gare d'Évron, en Mayenne. De la campagne, du silence, pas d'Allemands. On traverse la place pour aller au café-tabac. Des gens vont et viennent, d'autres chantent. Je m'assieds sur la margelle de la cheminée.

Michel, le fils de Marcel et Marie Médée, me prend tout de suite en affection. Ses parents seront mes sauveurs. Ils m'inscrivent à l'école laïque du village où je garde mon nom. Mes parents ? On n'en parle jamais. C'est une autre petite fille qui vit à Évron jusqu'en 1945. Il a fallu attendre 1994 pour que j'aie assez de force pour me rendre à Auschwitz. Nous n'avons jamais pu retrouver la trace de mon père, tous ceux de son convoi ont été exterminés dès leur arrivée. Sa dernière carte date du 10 février 1943. J'ai retrouvé la fiche de ma mère dans le fichier d'Auschwitz. Elle fut arrêtée la première, le 11 novembre 1942.

Durant l'été 1945, des cousins parisiens viennent me chercher. Ils m'inscrivent dans un orphelinat juif américain à Versailles. Je pleure tout le temps, je réussis à retourner à Évron où la famille Médée m'inscrit comme interne au collège de jeunes filles à Laval, et réussit à me faire naturaliser Française. Une grande chance. Je deviens pupille de la Nation. J'ai pu passer les concours pour être professeur, je dois beaucoup à la République. Agrégée de lettres, j'ai enseigné dans un collège caennais puis en classes préparatoires au lycée Malherbe, de 1968 à 1982. Ensuite, ce fut Paris, la Présidence de la république comme conseillère de François Mitterrand pour les grands travaux, avant d'être nommée inspectrice générale de l'Éducation nationale. Sans cesse, mon passé me tombe dessus. Depuis 2004, je préside la Maison Mémoire des enfants d'Izieu dans l'Ain. »
Hélène Waysbord



« Balancoire » Marie Mathias

Une opinion assez communément admise place l'art dans la catégorie des activités peu voire pas sérieuses, de l'ordre du divertissement, cependant que d'autres sont rationnelles, utiles (ce qui gagnerait à être réfléchi et non admis comme un dogme).

A partir de ce livre « L'amour sans visage » d'Hélène Waysbord, et de sculptures de Marie Mathias, nous allons réfléchir sur l'art qui, comme le rappelle Aristote¹, nous permet de faire face à ce qui, dans le réel, peut être insoutenable. Le détour par la fiction est-il indispensable pour penser certains événements relevant de l'atrocité ? Hegel, dans un passage célèbre, insiste sur le précieux de cette activité : « L'art creuse un abîme entre l'apparence et l'illusion de ce monde mauvais et périssable d'une part, et le contenu vrai des événements, de l'autre, pour revêtir ces événements d'une réalité plus haute née de l'esprit. Loin d'être, par rapport à la réalité courante, de simples apparences et illusions, les manifestations de l'art possèdent une réalité plus haute et une existence plus vraie. »²

On peut se demander si les mots sont capables de dire l'atrocité. Cela dit, outre cette impuissance possible du langage, peut-être y a-t-il une immense difficulté à imaginer certains événements et ce que l'autre éprouve car nous ne pouvons pas nous situer à sa place. Mais cette difficulté ne peut pas nous dispenser d'essayer d'entendre ce que l'autre a à dire. Epreuve d'humanité.

L'art a, de surcroît, cette extraordinaire capacité de traiter simultanément du singulier et de l'universel, dans la mesure où l'œuvre exprime les préoccupations intimes de son auteur tout en ayant l'étrange pouvoir de parler des nôtres.³

D'autre part, grâce à ce livre, à ces sculptures, nous réfléchissons sur ce que l'on peut appeler « la présence du passé »⁴. Pouvons-nous être malades du temps et de notre mémoire ? Quel rapport peut-on penser entre la visitation de notre mémoire et la constitution de notre *Je* ? Dans quelle mesure peut-on dire que le corps se souvient, au point d'avoir une fidélité calendaire, que la conscience, elle, ignore ? Faut-il prôner l'oubli, comme le fait Nietzsche⁵ ? De quel « oubli » peut-il s'agir ? Qu'en est-il de cette présence du passé pour « la deuxième génération », et pour nous tous, après un événement historique traumatique ? Cet écrit a une valeur exemplaire : il présente le génocide perpétré par les nazis et toutes les formes d'atteintes à la dignité humaine, passées et contemporaines, au nom d'une quelconque autorité justifiant les crimes et à laquelle on attribue ses cruels désirs de domination de l'autre.

Ce dont nous traiterons aussi, à partir de cette œuvre, c'est du refus de reconnaître l'autre en tant que sujet, en le considérant comme un objet. Pourquoi ce féroce désir ? Pouvons-nous le dépasser ?

L'activité artistique est chose sérieuse, ce n'est pas une distraction visant à reposer la raison de son travail d'adulte, alors que l'art serait un jeu d'enfant. L'art essaye

d'exprimer, laborieusement, par ses cheminements propres – mêlant raison et imagination, corps et esprit, dire et silence – le souci d'être humain. Car enfin, de quoi traite l'art, en général, sinon de cette capacité que nous avons d'inventer, partiellement, nos vies, à partir d'un donné dont nous ne sommes pas maîtres, fait d'héritages et d'énigmes, avec lequel nous devons « faire », car, en essayant de « faire sans », nous risquons d'être par lui dévorés, à notre insu.

« Parce que nous avons été enfants avant que d'être hommes »⁶, comme le dit Descartes, en parlant d'autre chose... Ou comme l'écrit Hélène Waysbord : « Les fantômes sont malféfiques, qui nous habitent à notre insu ».

*Dominique Perroud,
professeure de philosophie*

1. Aristote (384-322) « (...) nous prenons plaisir à contempler les images les plus exactes de choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, comme les formes d'animaux les plus méprisés et des cadavres. » *Poétiques*

2. Hegel (1770-1831), *Cours d'esthétique* I.

3. Kant (1724-1804), *Critique de la faculté de juger*

4. Augustin (354-430), *Confessions* ; Freud (1856-1939), *Introduction à la psychanalyse*.

5. Nietzsche (1844-1900) *Généalogie de la morale*.

6. René Descartes (1596-1650) *Les Principes de la Philosophie* « Comme nous avons été enfants avant que d'être hommes et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui se sont présentées à nos sens lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison (...) »

Rencontre avec Hélène Waysbord

Nous avons rencontré Madame Hélène Waysbord, fin août, à Paris.

Lors d'une douce conversation, nous avons évoqué nos premières activités en lien avec la Maison d'Izieu (<http://www.marie-mathias.com/2012-maj-Izieu/flipBook.html>). Hélène Waysbord a précisé son rapport à ce mémorial (<http://www.memorializieu.eu/spip.php>) : son histoire personnelle l'inscrit en ce lieu.

Puis nous avons discuté de son « roman »², cette « écriture du dedans »² résultant d'une nécessité vitale : « Descendre à la cave. Il le fallait. »³ Cette « cave » est l'endroit de l'intime archaïque, refusé, tant le poids était insoutenable.

Pour se retrouver, il fallait s'engager dans un travail de reconstitution, non pas des faits – c'était impossible puisqu'il n'y a que quelques traces : le recensement de 1936 attestant de la présence de ses parents, d'origine polonaise, en France et les dates et numéros des deux convois, c'est tout – mais d'une mémoire plus ou moins fictionnelle.

« Au mémorial de leur histoire, la date du convoi pour naissance :

11 novembre 1942 convoi n°45

11 février 1943 convoi n°47. »⁵

De la lignée de ces personnes, il ne reste quasiment Rien. C'est ce que désirent tous les négateurs de l'histoire : extirper de cette terre, jusqu'aux traces de leur existence et de leur mort, ceux dont ils ne

supportent pas la présence.

Ils ont saccagé des vies, mais il reste quelques traces, même ténues.

Et le beau livre d'Hélène Waysbord en est une.

C'est comme une victoire sur les fauteurs de mort.

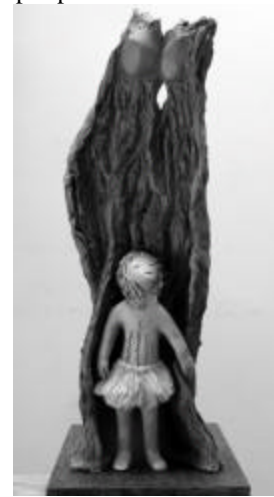
Dans le dos de cette petite fille de cinq ans, autour d'elle, sous ses pieds : rien.

Elle a tout perdu. Leurs visages, leurs voix. Elle est perdue.

En outre, la fiction artistique est un accès plus aisé à la vérité. C'est un paradoxe : passer par le détour des images et des mots permet d'excaver l'enfoui.

Seule une écriture éclatée, en « fragments », nous dit l'écrivain, peut essayer d'exprimer au plus juste cette superposition des temps collée aux jours et aux nuits. La petite fille de cinq ans est restée *Là-bas*, figée en un effroi indépassable : il est midi, son père n'est pas là, à la sortie de l'école, elle ne pourra pas se jeter dans ses bras. Son père ne sera plus jamais là. Sa vie depuis cinq années sur cette terre, en un regard, s'effondre. C'est fini.

Elle n'a pas pleuré.



« Ecorce » Marie Mathias

Il y a comme deux/trois petites filles. Celle des cinq premières années. Celle, pétrifiée, le cri tombé en soi : « Se faire granit »⁶. Celle d'après.

Et puis il y a la femme, portant en soi cette enfant adhérent à cet espace-temps, qui attendra toujours.⁷

Le temps linéaire de nos calendriers est un temps commode, mais, d'un point de vue psychique, c'est un temps artificiel. Ces temps du passé nous occupent, plus ou moins, à bas bruit. Parfois, c'est le grand fracas, la catastrophe. « Le corps se souvient. »⁸ Il ne peut plus porter en silence « l'énigme enfermée »⁹, « l'enfant sans visage »¹⁰ qui veut devenir « réelle »¹¹. Il faut alors passer par l'épreuve des recherches et des mots :

« Ecrire, se maintenir dans le désespoir de l'absence. »¹³, afin d'advenir au *Je* « comment savoir ce que l'on veut, sans savoir si l'on est ? »¹⁴ Ce *Je* qui permet la distance à ce magma capable d'engloutir l'être ; ce *Je* qui permet l'humour. Bien sûr, il restera toujours de l'indicible : les mots dérapent. Quel mot peut dire la réalité de l'atroce entreprise de ces humains - ici ou ailleurs, hier ou aujourd'hui - s'acharnant à supprimer d'autres humains : ils les ont tués, saccagés, éliminés, détruits, éradiqués, écrabouillés... ? Comment dire au plus juste pour que l'acte soit compris par ceux qui ne l'ont pas subi ? Seuls peut-être ceux qui ont vécu jusqu'au bout l'horreur pourraient la dire. Mais ils sont morts de l'avoir vécue.

Ne pas renoncer pour autant à essayer de dire, car sinon ceux qui ont voulu réduire les autres au silence auraient gagné.¹⁶

« Tout s'était ici abîmé, homme destitué de façon décisive, destitué il l'avait été aussi de son animalité, atteinte à l'espèce. »¹⁷ Ne traitaient-ils pas mieux les animaux ?

Hélène Waysbord se dit pessimiste car certains événements actuels ressemblent à des bouffées de retours. Mais ce pessimisme ne doit pas nous inviter à la résignation, insiste-t-elle, « argument paresseux » dirait Leibniz (en parlant d'autre chose), tout au contraire. Il faut réfléchir et agir, du mieux qu'on le peut.

Prenons soin du visage, ce beau signe d'humanité dont nous parle Lévinas : « Il y a d'abord la droiture même du visage, son expression droite, sans défense. La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée. La plus nue, bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi : il y a dans le visage une pauvreté essentielle. La preuve en est qu'on essaie de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps le visage est ce qui nous interdit de tuer. »¹⁸

Nous disons à Hélène Waysbord toute notre gratitude, nous osons même dire notre amitié.

Nous vous invitons à lire ce livre.

Nous espérons pouvoir organiser une rencontre entre nos élèves et l'auteur durant cette année scolaire. Nous sollicitons Philippe Quintin, professeur d'histoire de la Maison d'Izieu (déjà intervenu l'an dernier) pour une conférence sur le génocide des Tutsis au Rwanda.

Bien sûr, il y a des thèmes légers, distrayants, séduisants. Mais on ne peut pas « passer son temps à rigoler ». Le léger et le grave font partie de nos vies. A nous d'essayer de vivre les deux. Au mieux.

Dominique Perroud,
professeure de philosophie

Le groupe Humains sur la même planète

s'est constitué le 21 mars 2009.

Il est composé de membres du personnel du lycée et de personnes extérieures au lycée, intéressées par ses activités.

Comme son intitulé l'indique, ce groupe a pour référence l'idée de l'unité de notre humanité, qui vit sur la même planète.

Nos activités – en classe et au dehors – sont en lien avec ce fil conducteur : réflexions sur l'art, sur le commerce équitable, conférences sur le micro-crédit, travaux, en lien avec la maison d'Izieu, portant sur la notion de crime contre l'humanité, actions en lien avec la solidarité, le développement durable, visite de musées, articles d'élèves et de membres du personnel.

Vous pouvez nous contacter en laissant votre message à la Vie scolaire.

Devinette

proposée par Nicole Ponson

Qui suis-je? 1



i



Où suis-je?

« Avec du sang neuf et l'aide du labo » vous me trouverez.

Réponse : dans la prochaine gazette...

1. « L'amour sans visage » Elkana textes

2. Terme que H. Waysbord a utilisé durant notre conversation, 2.^e p. 135.

3. p. 7

4. « Les Justes » En 1953, l'assemblée législative de l'État d'Israël (la Knesset), en même temps qu'elle créait le Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem consacré aux victimes de la Shoah, décida d'honorer « les Justes parmi les nations qui ont mis leur vie en danger pour sauver des Juifs ». Le titre de *Juste* est décerné au nom de l'État d'Israël par le Mémorial de Yad Vashem. Au 1er janvier 2012, 24 355 Justes parmi les nations de 41 pays ont été honorés. En tout, les Justes ont sauvé des centaines de milliers de personnes. Il s'agit actuellement de la plus haute distinction honorifique délivrée par l'État d'Israël à des civils.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Juste_parmi_les_nations

www.memorialdelashoah.org/upload/medias/fr/dpJustes200406.pdf

5. p. 142 -

6. p. 8

7. p. 130

8. p. 94

9. p. 79

10. p. 154

11. p. 109

12. p. 123

14. p. 86

15. p. 103

16. Jean Hatzfeld *La stratégie des antilopes* « Mener l'existence d'un gibier humain, seuls ceux qui sont morts en gibier pourraient oser s'en souvenir sans défaillance et le raconter en vrai. » <http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/3469212001/jean-hatzfeld-la-strategie-des-antilopes.fr.html>

<http://www.seuil.com/livre-9782020962292.htm>

17. p. 166

18. *Éthique et Infini*



Enfin la rentrée !

Nous vous invitons à nous adresser vos dessins humoristiques. Nous publierons les plus joyeux.